Document généré le 21 mai 2025 04:11

XYZ. La revue de la nouvelle

Vraiment?

André Bernier

Numéro 18, mai–été 1989

La vérité

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3392ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bernier, A. (1989). Vraiment? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 22–25.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Vraiment?

André Bernier

Il se rapprocha de la jeune femme, lui offrit un verre qu'elle accepta volontiers, sans hésiter, en lui souriant avec affabilité. Quelques secondes s'écoulèrent.

— Vous acceptez souvent un verre d'un étranger? demanda-t-il.

— Oui... Non... dit-elle tout en continuant de lui sourire. Tout dépend.

On apporta deux verres. Il but un instant. Il aimait son visage dans lequel il décelait beaucoup de douceur; il aimait aussi sa chevelure brune fournie, son débardeur rouge vif qui lui moulait des seins qui paraissaient tout petits.

Elle but. Il remarqua vaguement sur ce visage une pointe d'ironie. Elle paraissait calme.

— Vous venez souvent ici? dit-il.

— Non. Quelquefois.

Elle n'ajouta rien d'autre.

— On appelle souvent cet endroit le club des vieux schnoques, dit-il en riant.

— ... et des varices, ajouta-t-elle en riant aussi.

Il but.

— Pourtant, vous, dit-il, vous êtes loin d'avoir l'âge pour...

— Les varices? fit-elle vivement.

— Oui...

Elle rit.

— Moi, dit-il, je suis un vieux schnoque. J'ai cinquante-cinq ans, mais je sais me tenir, soyez-en assurée.

Elle lui sourit, regarda plus loin au bar, vit une copine qu'elle salua rapidement.

Il but à nouveau. Elle regardait autour. Il notait toujours un léger sourire au bout de ses lèvres.

— Oui... cinquante-cinq ans, dit-il, mais je fais du jogging tous les matins. À sept heures, je me lève, je cours mes trois kilomètres. Je suis persuadé que vous ne me croyez pas.

— Je vous crois.

— Tous les matins depuis quatre ans. Mes trois kilomètres. C'est une discipline que je m'impose.

— Même les jours de pluie? demanda-t-elle un peu étonnée.

— Oh! (Il hésita.) Disons que j'ai raté quelques jours. Très peu cependant.

Elle but, garda le silence un certain temps.

— Je suis ingénieur, reprit-il. Du bureau cinq jours par semaine de neuf à cinq. Deux cent quelques jours par année. Il faut savoir se garder en forme. Sinon, on s'encrasse. Et puis, quand on est un vieux schnoque... ajouta-t-il avec un sourire gêné.

Elle ne dit rien puis, au bout d'un moment, demanda:

— Qu'entendez-vous par «vieux schnoque»?

— Ah! (Il demeura pensif quelques secondes.) Je ne sais pas. Peut-être que je n'en suis pas un vrai, après tout.

Il rit. Elle rit aussi. Il la trouvait fort belle. Elle était grande, élancée, elle avait une jupe de cuir bien serrée sur ses fesses. Il la désirait. Elle aurait pu être sa fille.

— Ainsi donc, dit-il, c'est rare que vous venez ici? C'est la première fois que je vous vois.

— C'est rare. Je suis venue une ou deux fois.

— Vous aimez?

— Oui... Parfois.

— Votre cognac est à votre goût?

— Oui, dit-elle. Merci...

Et elle porta le verre à ses lèvres, observa le mouvement des gens autour.

— Pas toujours facile quand même ingénieur de nos jours, dit-il. Beaucoup de soucis. Bien des choses à penser...

— Bien des sous aussi qui entrent dans la tirelire, dit-elle en lui jetant un regard qu'il trouva fort agréable.

— Oui... quand même. Assez de sous... dit-il.

Il laissa passer une minute, peut-être deux. Puis demanda:

— Vous, vous faites quoi dans la vie?

— Oh! rien d'intéressant. Je suis mariée, deux enfants, j'enseigne l'anglais au secondaire. Et puis je lis, je vais au cinéma. Je fais plein de petites choses bien banales.

— Ah bon... fit-il, en ne réussissant pas à cacher sa déception.

Il retourna son verre plusieurs fois entre ses mains. Il pensait à son mari.

— Votre mari travaille aussi? finit-il par demander.

— Oui... Prof aussi.

— Il vient ici parfois?

— Non... Non... Il n'aime pas ce genre d'endroit.

Après un temps, il dit:

— Et vous, les vieux schnoques, ça ne vous fait pas peur? Votre mari... euh... vous laisse aller comme ça?

— Oui... se borna-t-elle à répondre.

Il garda longtemps le silence. À son tour, il regarda les gens au bar, les autres filles. Il dit:

— Je suis un peu étonné que vous ayez accepté mon verre.

— Vraiment?

— Oui... Une femme seule, mariée, ici... Moi, je ne suis plus marié depuis, oh!, depuis sept ans déjà.

— Vraiment?

— Mais je sais me tenir, ne vous inquiétez pas pour moi.

— Je ne suis pas inquiète, fit-elle en le regardant avec assurance.

Il réfléchit un instant puis décida de se lever.

— Bon, dit-il, je dois partir maintenant. Vingt-trois heures trente déjà. Pour un vieux... euh... schnoque comme moi, c'est assez tard. Et puis il y a le travail demain.

— Et le jogging, dit-elle en souriant.

— ... et le jogging, oui... le jogging. La discipline. Ah! Il y a de ces matins...

Il lui serra la main.

— Au fait, dit-il, je ne connais même pas votre prénom.

— Évelyne, dit-elle.

— C'est joli. Moi, c'est Roland. On se reverra peut-être un jour.

— Peut-être... dit-elle en lui souriant toujours. Merci pour le verre.

— Ça m'a fait plaisir... Évelyne, dit-il timidement.

Elle se contenta de lui sourire, puis le regarda partir. Elle but encore un soupçon de son cognac sans cesser de sourire. Et elle se leva, sortit à son tour.

Dehors, l'air était frais. Elle décida qu'elle marcherait un peu avant de héler un taxi. Le temps était bon et elle se sentait bien.

André Bernier. Né à Sherbrooke en 1949, maîtrise en français. Journaliste depuis 1964: a œuvré pour divers hebdomadaires et trois quotidiens. A publié deux textes de théâtre: *les Iconoclastes* et *les Jambes*, ainsi que des nouvelles dans *Actualité*, *Passages* et *XYZ*. A terminé récemment coup sur coup un premier roman, *Voir les danseuses*, et une nouvelle pièce, *Feu l'amour*.

Mais pourquoi voulez-vous choisir? Si vous vous donnez deux réponses, mais que vous en gardez une seule, vous gardez... un mensonge.

Fernando Camon, *la Femme aux liens*